

15 mars 1859

MONSIEUR,

Conformément à vos instructions, je me suis rendu directement du Havre à Clipperton, où je suis arrivé le 16 novembre 1858, au soir. Le 17, à 7 heures du matin, je commençais à explorer l'extérieur de l'île avec le navire, pour découvrir un lieu de débarquement et un mouillage. J'ai côtoyé à un 1/3 mille, c'était tout ce que la prudence permettait de faire. Le dessin qui accompagne cette lettre vous donnera une idée des lieux et des manoeuvres faites.

Clipperton est une île lagune ou ceinture de madrépores élevée de 3 à 4 mètres au-dessus du niveau de la mer partout également, et large de 100 mètres. Elle est ronde ou à très peu près. Le diamètre est de 4 milles environ. Un rocher également de madrépore, ayant 900 mètres de base environ et 80 mètres de hauteur est à sa partie S.E., tenant à la ceinture du côté du lac; il est visible à 15 milles et paraît comme une voile à l'horizon : plus près, il ressemble à un immense château fort en ruine; à petite distance, on le prendrait pour un énorme bloc de basalte. La position est, latitude nord 10° 15' et longitude Ouest de Paris, 110° 30' d'après les montres du bord; la ceinture n'est visible qu'à 2 ou 3 milles du pont d'un navire. Le lac est salé et paraît profond, surtout à la partie N. O. ; il est au même niveau que l'Océan. Les oiseaux qui sont en quantité innombrable sur la ceinture n'y pêchent pas et ne s'y reposent pas. A 1/2 mille du rivage, la sonde n'accusa pas le fond à 200 mètres et jusque près de terre l'eau conservait la même couleur «bleu indigo» qu'au large, ce qui fait supposer qu'elle s'élève par une pente très rapide du fond de l'Océan. La mer brisait avec une violence extrême tout autour de l'île. Il n'y a pas de passe pour entrer; il y a de la marée, mais il me fut impossible d'en déterminer l'heure et la hauteur. Il y a des requins, marsouins et différentes espèces de poissons grands et petits en grande quantité.

Le 19, j'envoyai le canot monté par le second et les quatre hommes les plus courageux du bord, du côté de la partie nord, à un endroit qui me parut le moins dangereux; il côtoya toute cette partie à une encablure, et mouilla dans les brisants, après avoir couru les plus grands dangers et rempli trois fois.

Un matelot parvint à terre avec un bout de corde en se jetant à la mer et établit un va et vient. Le second le suivit muni de trois sacs : il vit une immense quantité d'oiseaux fous et frégates, des petits et des oeufs étaient par terre dans les cailloux pêle-mêle avec de gros crabes rouges. Il y avait des arbres morts et presque pourris jetés là par la mer et les courants. Le sol est pierreux, blanc, de madrépore, sans un brin de végétation et très humide; le dessus est d'une couleur brune et couvert de cailloux, le pied enfonce par l'humidité, la terre était chaude; la vapeur s'en échappait.

La mission du second était d'avoir quelques sondes près de terre, de juger des facilités du débarquement, de me rapporter des échantillons du sol, pris à différents endroits et d'après quelques indications, et enfin d'explorer jusqu'à ce qu'un signal le rappelle à bord.

Les difficultés de l'embarquement furent bien plus grandes que celles du débarquement; il fallait vaincre la violence de la mer se brisant au rivage. Le second et celui qui l'accompagnait, s'amarrèrent sur le va et vient, et furent hâlés par les hommes restés dans l'embarcation, les requins rôdaient autour. Grâce à la présence d'esprit des matelots, ils échappèrent tous deux à ce nouveau danger. L'ancre fut sur le point d'être perdue. Enfin, avec une peine infinie, il revint à bord, les échantillons étaient mouillés d'eau de mer. Le canot avait mouillé à 1/2 encablure du rivage par 7 mètres fond de sable blanc et, de madrépore pilé, à une encablure la sonde accusait 31 mètres, une longueur de navire de plus : pas de fond à 75 mètres.

Le rapport du second ne m'encouragea pas à le renvoyer dans cette partie. Je continuai à explorer en dehors pour découvrir un lieu moins difficile. Le lendemain, 20 novembre, je l'expédiai de nouveau côtoyer toute la partie S. O. avec des flacons bouchant hermétiquement, mais la mer brisant encore avec plus de violence que la veille ne lui permit même pas de tenter un débarquement, il revint à bord, confirmant les sondes prises près de terre la veille. Les parties non explorées par le canot étaient vues de la mâture tellement inabordable qu'il était imprudent de l'envoyer en exploration.

Après être resté quatre jours très près de l'île, presque toujours perché dans la mâture, voyant le rivage presque comme si j'y étais, dans l'impossibilité de mouiller le navire et d'envoyer le canot à terre

sans danger, le vent étant variable de tous les points de l'horizon et la plupart du temps presque calme, ce qui plusieurs fois mit le navire dans l'impossibilité de manoeuvrer et rendit la position dangereuse, le temps étant presque continuellement à l'orage, plusieurs fois le tonnerre tomba à petite distance du navire et la pluie tombait à torrents.

Jugeant que, dans les circonstances où je me trouve et avec les moyens dont je dispose, un plus long séjour est complètement inutile et n'amènerait aucun résultat, après avoir pris l'avis des officiers et de M. de Kervéguen, je gagnai le large, regrettant de n'avoir pu aller à terre moi-même et ne pas avoir d'échantillon.

La position du navire avec le temps qu'il a fait, était trop dangereuse pour que je le quitte, et le danger de débarquer trop évident pour que j'expose le succès de l'expédition en l'affrontant moi-même sans une nécessité absolue. Heureux que le canot soit revenu sain et sauf, car il faillit se perdre, et avec les moyens dont je disposais,

j'aurais eu peu d'espoir de sauver les hommes restés à terre, et si je m'y étais trouvé moi-même j'aurais eu encore moins de chance d'être sauvé.

Il résulte de ce que j'ai vu, de ce que m'a rapporté le second, de ce que j'ai pu déduire de l'état du temps et du vent qui ont régné pendant les quatre jours que je suis resté près de terre, les deux qui ont précédé l'atterrissage et celui qui a suivi le départ que la qualité du guano est très inférieure, parce que :

1° Il y eut cinq orages violents avec accompagnement d'éclairs tonnerre et pluies torrentielles, qui doivent forcément laver le guano et entraîner toutes les parties organiques qui en font la richesse.

2° Le soleil et la chaleur qui succèdent à ces orages achèvent d'évaporer le peu d'ammoniaque qui reste.

3° Le sol étant couvert de cailloux madréporeux, pour un tonneau que l'on enlèverait, on trouverait à peine 100 kilogrammes de guano, qui contiendraient encore au moins 50 kil. d'humidité, et encore les 50 kil. restant ne vaudraient pas grand' chose.

4° Les analyses faites à bord sur les échantillons rapportés ne donnent pour résultat que le guano des îles Kooria Moorina, qui ne vaut pas grand' chose (à peu près la moitié de la limite que vous m'avez assignée), est de beaucoup supérieur à celui-ci, et encore faut-il ajouter que j'ai enlevé tous les cailloux et que je n'ai analysé que ce qui m'a paru être pur.

Quant à la quantité tout fait supposer qu'elle est peu considérable, la ceinture n'ayant que 3 à 4 mètres de hauteur et partout également, la mer brisant dessus avec violence et filtrant à travers, car le lac est salé et au même niveau que la mer, le dessus étant couvert de cailloux, enfin la mer et la pluie remuant le terrain continuellement.

Il n'y a d'ancrage nulle part, ni aucun moyen d'amarrer un navire; quant à faire une coupée dans la ceinture, il n'y faut pas songer. Sur un terrain aussi mouvant, le travail du jour serait à recommencer le lendemain.

Le climat, le temps et le vent qui règnent dans ce lieu sont des obstacles sérieux. La santé des hommes, tels robustes qu'on les prenne, ne résisterait pas longtemps à la chaleur humide et à l'atmosphère de vapeur qui y règnent continuellement.

Le seul travail que l'on pourrait tenter ce serait un brise-lames et un pont pour charger des embarcations; je dois ajouter que la dépense serait considérable, les difficultés à vaincre presque insurmontables, et je doute que ces travaux résisteraient une année entière, tels solides qu'on les fasse.

Les circonstances et les moyens à ma disposition ne m'ont pas permis d'avoir des renseignements aussi complets et aussi exacts que vous les attendiez; avec plus de monde, de bonnes embarcations, je serais certainement descendu à terre moi-même: j'ai dû m'en abstenir.

Cependant j'en ai vu assez pour être convaincu qu'il n'y a rien à faire et pour vous dissuader de tenter une exploitation sérieuse, car, même en admettant mes suppositions au sujet de la qualité et de la quantité exagérée, le reste suffirait pour faire abandonner tout projet.

Mon rapport n'a rien d'encourageant : j'espère que les autres points à visiter seront plus abordables; dans tous les cas, ils ne doivent pas être aussi mauvais, sous le rapport de la qualité, que Clipperton, placé en plein pot-au-noir.

Je n'ai pas cru devoir visiter les îles Rivadinera et celle nommée par le n° 2 près de l'île des Cocos, pensant bien comme vous, que les pluies qui règnent ordinairement dans ces parages devaient

détériorer beaucoup la qualité du guano qui pourrait s'y trouver. De plus, le vent n'était pas favorable pour me rendre à ces îles, il aurait fallu perdre beaucoup de temps et allonger considérablement la traversée qui était déjà assez longue.

J'adresse à M. Gillart, capitaine du Mahé à Valparaiso et à San-Francisco deux lettres semblables, dans lesquelles je lui dis que j'ai été à Clipperton, que s'il n'a à sa disposition que des moyens ordinaires et qu'il n'ait l'ordre de s'y rendre que dans le cas où je l'y engagerais, il ne doit pas songer à y aller, car il n'y a rien à faire.

J'ai toujours vécu jusqu'à ce jour en bonne intelligence avec M. de Kervéguen; le séjour à bord pendant une campagne aussi longue et toujours en mer ne peut pas être bien agréable pour lui, il s'ennuie un peu, ne se plaint pas et se porte bien, il n'a eu de difficulté avec personne.

Enfin je crois qu'il est aussi heureux qu'il peut l'être et qu'il est mieux qu'il ne s'y attendait. Il a dû faire un rapport très détaillé sur ce qu'il a vu et sur ce que j'ai fait à M. le commandant Dupré. Le navire est solide, fatigue peu, se comporte assez bien; ses mouvements sont durs, il mouille beaucoup et ne fait pas d'eau. Sa marche est très passable; il file 9 noeuds assez facilement et ne dépasse pas 10 et demi dans les grandes circonstances. Il est mauvais louvoyeur. Le grément n'est pas fameux, les voiles sont bonnes.

J'ai suivi autant que possible les instructions de Maury je m'en suis très bien trouvé, les capitaines ne devraient pas avoir d'autres guides.

J'ai coupé la ligne dans l'Atlantique par 33°O., le 23 août, passé le détroit de Lemaire le 26 sept. J'ai mis 23 jours à doubler le cap Horn. Ce n'est pas encore trop long pour un navire aussi petit que l'*Amiral* et pendant l'équinoxe.

Je vous envoie une petite caisse contenant deux flacons : il y a dans l'un du guano pris à Clipperton, là où les oiseaux étaient reposés et où se trouvaient les petits et les oeufs, lequel j'ai passé à l'étuve puis pilé ; dans l'autre, du guano de même provenance également pris dans les mêmes conditions, mais plus près du lac. Pour composer ces deux flacons il m'a fallu trier sur une quantité 10 fois plus considérable, les 9 parties retirées se composent de cailloux dont je vous envoie un spécimen. Il faut ne pas perdre de vue que ces échantillons sont arrivés mouillés, ce qui a dû les détériorer.

En me rendant à Honolulu, je suis passé sur la position qui nous a été indiquée par latitude Nord 22° et longitude Ouest Greenwich 155°. Le temps était magnifique, le ciel pur, l'horizon très étendu, petite brise d'alizé; un homme en vigie sur la vergue du petit hunier, veillant moi-même avec les officiers. J'ai couru sur ce parallèle 40 milles, 20 milles avant et 20 milles après en plein jour, je n'ai pu rien découvrir, ni rien vu qui indiquait le voisinage delà terre, pas un oiseau, ni poisson, ni quoique ce soit qui pût faire supposer qu'elle existe.

J'adresse cette lettre, la petite caisse d'échantillons et les deux lettres de M' Gillart à la maison Crossa C", de San-Francisco, pour qu'elle les fasse parvenir à leur destination.

Agréez mes salutations respectueuses.

Votre serviteur.

Signé : J. DÉTAILLE.

En vue d'Honolulu, 11 décembre 1858.